

Un roman rageur, un témoignage à corps perdu

Dans le Japon des années sombres

HAUT LE CŒUR
de Takami Jun.

Traduit du japonais
par Marc Mécréant.
éd. Philippe Picquier Poche.
732 p., 12 €.

Une rage éperdue de pousser à l'extrême l'absurdité de l'existence, dans une spirale sans fin où se confondent jouissance et déchéance, innerve ce roman qui happe le lecteur – comme furent happés, à sa parution au début des années 1960, des auteurs aussi différents que Yasunari Kawabata et Yukio Mishima – et l'engloutit dans un tourbillon de boue. « *Écrit à corps perdu* », disait son auteur, ce roman est l'un des plus forts de la littérature traduite de l'après-guerre. Il est réédité aujourd'hui après une publication quasi confidentielle (Le Calligraphe/Unesco) en 1985, dans l'étourdissante traduction de Marc Mécréant qui brosse dans une préface l'arrière-plan historique du récit.

Nourri de l'expérience personnelle de Jun Takami (1907-1965), *Haut le cœur* se déroule dans le Japon des années 1920-1930, époque de la montée du militarisme et du début de l'aventure en Chine, ponctuée de complots et d'assassinats. Comme son protagoniste, le jeune anarchiste Kashiba, Takami a été nourri du marxisme imprégné de soif de liberté d'un Japon qui venait de connaître une courte période de démocratisation. Il nous entraîne dans le dédale des bas-fonds de Tokyo, de Séoul et du Shanghai des rackets. Il nous fait côtoyer la faune des bordels et des tripots : comploteurs, lanceurs de bombes ou aventuriers, dupes et fripons de tout crin. Kashiba est habité par une révolte faite d'érotisme et de désir de meurtre des êtres « nés à la vie dans le désarroi ». « *Cœur qui s'écœure* » aux espoirs décapités, il s'abîme avec la même frénésie dans la barbarie et dans la chaleur des corps des prostituées. La dernière partie, où se retrouvent tous les personnages, est la rencontre de vies aspi-

rées par leur destin : tout retour en arrière est exclu.

Ce roman peut se lire à deux niveaux. D'abord littéraire. Il y a chez Takami un talent à rendre les couleurs d'un monde en deçà de la ligne de respectabilité. La méticulosité du détail (qui va jusqu'à des croquis) se conjugue à l'usage de l'argot, ce « parler de la misère » admirablement rendu par le traducteur. La violence, note Mishima, dépouille le langage courant de la morale admise, arrime la fiction à une époque chaotique avec laquelle Takami règle ses comptes.

L'autre dimension est celle du témoignage, grâce au travail documentaire de l'auteur sur le début de la période la plus sombre du Japon moderne (les années 1925-1936). Avec en toile de fond la montée de l'ultranationalisme, les groupuscules extrémistes de gauche, bolcheviks et anarchistes, comme leurs homologues de droite se lancent dans l'action terroriste. Takami raconte notamment le complot qui fut ourdi par de jeunes officiers en février 1936.

Parabole politique d'une époque, hymne à la déchéance de l'homme auquel a été dérobée sa dignité, la saga de Kashiba s'achève sur le rire frénétique que suscite l'horreur. ■

PHILIPPE PONS

Signalons aussi le très beau livre de Kobayashi Issa (1763-1827), l'un des grands auteurs du haïku classique, Mon année de printemps (Ora ga haru), traduit du japonais, présenté et annoté par Brigitte Allieux. Il s'agit d'un journal poétique, ponctué de haïkus (Ed. Cécile Defaut, 15, rue de la Barillerie, 44000 Nantes, 160 p., 14 €).

SB → PA'C